

Autismes infantiles : dépasser les controverses ?

Denys Ribas

Les autismes infantiles ont été l'objet de confrontations scientifiques, de controverses et aussi de polémiques radicales. Les récentes accusations portées contre Asperger remettent-elles en cause son apport ? Il est temps d'articuler ces conflits pour en dégager les problématiques, les questions et parfois les convergences qui apparaissent entre les recherches historiques, cognitives, psychanalytiques, psychopathologiques, neurophysiologiques et génétiques. D'autre part l'évolution des classifications psychiatriques a inversé le rapport d'inclusion entre psychose et autisme, ajoutant de la confusion, en particulier pour les familles. À condition de se dégager de la priorité donnée à l'origine de l'autisme, des leçons peuvent en être tirées pour les prises en charges des enfants et l'articulation de l'intégration scolaire et des soins psychiques.

Nous essaierons de formuler quelques propositions et questions précises.

Sean Barron

Ses récits nous permettront de partir d'une clinique reposant sur un témoignage, ce qui sera plus convaincant pour ceux qui pourraient douter de l'objectivité d'un psychanalyste.

Dans son premier livre, lui et sa mère Judy racontent son enfance : « Moi, l'enfant autiste » Plon, 1993. Dans son second livre, écrit avec Temple Grandin « Autisme : décoder les mystères de la vie en société » il précise en conclusion des éléments de sa vie actuelle : « Aujourd'hui, je prends un réel plaisir à faire des choses qui exigent que je m'ouvre vers l'extérieur. [...] Je travaille actuellement à plein temps pour un journal en tant que secrétaire de rédaction et reporter. » Il souligne que cela nécessite des compétences « à l'opposé de ce que j'étais à l'époque où l'autisme régentait ma vie. » « Par chance, la peur n'est plus un problème pour moi. Ce sont désormais mes intérêts, mes objectifs et ma curiosité qui me guident ; [...] J'ai enfin renoué avec mon passé de bien des façons. Heureusement la douleur ne fait plus partie du tableau. » pp. 393-394.

Jean-Marie Vidal, dans un livre à paraître, considère l'évolution de Sean Barron comme une authentique guérison. Selon lui, « l'altération qualitative de l'autisme réside certes dans ses symptômes de retrait et d'immuabilité, mais aussi dans ce que nous proposons d'appeler le "zapping" entre fonctionnement signalétique et symbolique. En d'autres termes, s'il est vrai que ce "Trouble envahissant du développement" envahit effectivement l'ensemble des expressions symboliques gestuelles et verbales dans les relations interpersonnelles, il nous faut reconnaître que ce trouble ne l'envahit pas à tout moment mais qu'il laisse place à de brèves

ouvertures vers cette symbolisation, et dans tous les registres. En prenant appui sur cette conception du zapping autistique, l'évolution globale de Sean nous apparaît alors comme une succession de va-et-vient de plus en plus fréquents entre son monde et le nôtre, jusqu'à ce qu'il puisse consolider son mode de fonctionnement symbolique au point de ne plus revenir à son mode signalétique. »

L'histoire de Sean

Il hurle sans arrêt depuis sa naissance, escalade le filet de son parc avec ses orteils à deux mois et tombe par terre et se débat quand on le prend sur les genoux. À quatorze mois, lorsque sa mère essaye de lui montrer un jeu de construction, vif comme l'éclair, il utilise la table pour catapulter les objets dans toute la pièce, et le répète à l'infini, avec tout ce qui lui tombe sous la main, y compris la lampe. Après une journée de bataille et une fessée totalement inefficace qui ne lui a pas attiré un seul regard, ayant enfermé son fils dans sa chambre, sa mère se souvient avoir pleuré de désespoir, à genoux au milieu des débris de la lampe, d'avoir frappé son bébé, et de terreur car toutes ses tentatives de diversion avaient été vaines...

Le petit Sean avait ce côté petit scientifique absorbé à ses recherches et s'intéressait beaucoup aux trous, qu'il sondait comme on laisse tomber une pierre dans un puit pour en évaluer la profondeur. Un trou dans le plancher communiquant avec la cave l'intéressait ainsi beaucoup. Les trous des grilles des radiateurs électriques nécessitant probablement aussi une exploration, il fit tomber dedans tous les crayons de cire qu'il possédait. L'odeur de cire persista dans la maison pendant deux ans !

Les premiers mots de Sean, à deux ans passés, furent bien étranges : chez un commerçant, ses parents entendirent une petite voix dire : « onze-seize-trente. » Sean venait de lire l'heure, les minutes et les secondes sur l'horloge murale ! Ensuite il figurait des aiguilles en position avec des couverts sur la table et disait l'heure ainsi représentée. Mais il ne disait rien d'autre.

L'épreuve de force entre Sean et sa mère l'amena à le battre souvent, elle qui s'était juré de ne jamais battre son enfant : « Quand je le frappais assez fort, il lui arrivait de me regarder. Il faut que je l'atteigne d'une manière ou d'une autre et si c'est le seul moyen, je l'emploierai. » (p.32) Mais Sean ne réagit que par de l'incompréhension et de la fureur, jamais par de la contrition (comme l'avait déjà noté Asperger). Lucides et cohérents, les parents supprimèrent tous les objets en expliquant bien la raison ; mais comment supprimer les interrupteurs ! Ils essayèrent alors de le maintenir fermement sur sa chaise pendant un temps après chaque bêtise. « Mille » tentatives plus tard, ils durent convenir d'un échec total...

Voici ce dont Sean se souvient : « Tout répétition m'enchanta. Chaque fois que j'allumais une lumière, je savais ce qui allait se produire. Quand j'appuyais sur l'interrupteur la lumière s'allumait. J'en éprouvais un merveilleux moment de sécurité parce que c'était chaque fois pareil. [...] Les gens m'horripilaient. Je ne

savais pas à quoi ils servaient ni ce qu'ils allaient me faire. Ils n'étaient pas toujours pareils et avec eux je ne me sentais jamais en sécurité. Ceux-là même qui étaient gentils avec moi changeaient parfois. Pour moi, concernant les gens, rien ne s'ajustait. Même si je les connaissais bien, ils étaient faits de morceaux épars et je n'arrivais pas à les relier à quoi que ce fût. » (p.34-35) :« ... Je n'en avais conscience [que ma mère était là] que si elle me dérangeait vraiment, par exemple quand elle criait ou m'empêchait d'agir à ma guise. Elle n'avait aucune importance. »

A l'arrivée d'une petite sœur, longtemps il ne comprit pas pourquoi personne ne venait chercher ce bébé, ensuite il put être jaloux et jetait ses jouets à elle avec les siens dans les arbres depuis sa fenêtre : la famille les retrouvait à l'automne...

A cinq ans un spécialiste prescrivit des rééducations ainsi que des médications qui ont plutôt fait l'effet inverse à celui souhaité. Un programme d'exercice fut mis en place et la mère chargée de les faire exécuter. Impuissance totale le plus souvent, quelques réussites qui faisaient reprendre espoir pour tout briser le lendemain, comme si rien ne s'était passé. Un jour la mère s'effondra en larmes. Elle se rendit compte soudain que son fils la regardait et entendit alors sa voix s'adresser à elle : « Maman ? »

« Je le pris dans mes bras, il me toucha la joue et regarda les larmes sur ses doigts. - Pleure ? dit-il avec un air triste.

Il m'avait mis le bras sur l'épaule et me rendit fugitivement mon étreinte. Je le gardais un moment contre moi, puis il m'échappa et commença à allumer et éteindre la lumière, le visage impassible. *Il y a pourtant un enfant là-dedans¹*, pensais-je. Il est prisonnier et il faut le libérer. »

Un tyran :

Sean ne supportait pas que l'on pose un verre d'eau sur la table dans un restaurant : il balançait tout et explosait de fureur. Un jour sa mère oubliant de le préciser à la serveuse, l'arrivée des verres d'eau déclencha la catastrophe. Elle en parla au rééducateur qui posa la question à Sean, comme s'il allait donner la réponse – et ce ne fut évidemment pas le cas. La voici, bien plus tard : « J'avais une règle concernant les verres d'eau, quand nous allions au restaurant. L'eau était pour moi un breuvage insipide et sans intérêt. Par conséquent, on ne devait pas en servir dans un restaurant. C'était ma règle. On devait servir des boissons que j'aimais, du Coca-Cola par exemple. Quand on apportait de l'eau à table, j'entrais dans une colère terrible. C'était contraire à ma règle et j'avais alors l'impression d'avoir perdu tout pouvoir, d'être désarmé. J'étais certain que le serveur ou la serveuse le faisait exprès pour me contrarier et me prouver mon impuissance. Il fallait que je leur montre qu'il n'était pas question d'enfreindre ma règle. »

¹ Titre anglais du livre.

À la piscine il était très angoissé et ne supportait pas de marcher sur le bord mouillé qui devenait sombre.

Vive l'inclusion !

En 2016 Sean témoigne de son vécu : « Lorsque je suis rentré à l'école maternelle, j'ai été saisi d'une peur intense qui n'avait rien à voir avec l'angoisse de séparation classique. À chaque fois que je franchissais la porte de l'école, j'étais pris d'une hantise qui ne me lâchait pas en raison de ma peur de l'inconnu, mais aussi parce que l'environnement y était différent et l'école constituait un défi monumental. Cette peur rendait impossible toute intégration et m'empêchait de suivre la majeure partie des activités en salle de classe. »(p.88). Racontant son désarroi absolu devant une paire de ciseau lorsqu'on lui demande de faire du découpage, il ressent le dédain de l'enseignante et le rejet des autres enfants ; ou plus tard leurs brimades. Pourtant, avec le temps, il est tourmenté par le problème insoluble de comment se faire des amis.

Sean Barron fut accepté à l'école primaire dans le groupe scolaire où enseignait son père, ce qui dût faciliter les choses. Comment pût-il accepter une toute relative discipline reste un mystère pour sa mère. Il parlait de lui à la troisième personne en se nommant et ne répondait pratiquement pas aux questions. Il continuait, en revanche, d'en poser sur la profondeur, les trous ou l'heure. Avec un humour vengeur, elle livre un témoignage édifiant : « Toutefois Sean n'était pas un élève facile. À la fin de la première année d'école primaire, il fut admis dans la classe supérieure et nous reçûmes un mot de sa maîtresse. Dans ce mot, élégamment calligraphié au début, elle nous expliquait tout d'abord que Sean lui avait donné beaucoup de mal, puis l'écriture se détériorait, à mesure qu'elle décrivait son comportement bizarre et souvent perturbateur, pour se terminer par des gribouillis que nous avons eu une peine énorme à déchiffrer. D'après ce que nous avons cru comprendre, elle nous annonçait qu'elle quittait l'enseignement pour prendre une retraite anticipée. » (p.130).

Finalement, à la fin de l'école primaire une séparation d'un an en internat thérapeutique (assez douloureusement bettelheimien, avec thérapie familiale obligatoire...) fut décidée, ce qui permit à sa mère de s'occuper aussi de sa fille et de retravailler. L'adolescence au collège fut difficile du fait des brimades des camarades.

Un jour son père craqua vraiment et lui annonça qu'ignoré par lui depuis 14 ans, il ne lui parlerait pas pendant les quatorze prochaines années ! Après une semaine de mutisme paternel, Sean le crut et le dépassement de cette crise changea les choses. Plus tard, devant un film sur un enfant autiste que sa mère essaie de comprendre, Sean interroge sa propre mère : moi aussi je suis autiste ? – Oui répond-t-elle.

Il raconte avoir compris qu'il pouvait poser n'importe quelle question à sa mère et qu'un barrage avait cédé ce jour-là. « Je pouvais enfin me servir des mots, comme tout le monde ». (pp : 279)

Premier acquis : les symptômes ont un sens, mais pas celui que les psychanalystes auraient pu attendre.

Ceci est contraire à l'opinion de Beate Harmelin qui conclut à un intérêt moindre global et non spécifique de l'enfant autiste, citée par Uta Frith (1992) : « L'enfant regarde aussi peu l'armoire contenant les dossiers que le psychiatre. Mais il n'y a que le psychiatre qui s'en plaint. » (p.236). Pourtant il existe bien une défense dans l'autisme. Jean-Marie Vidal s'est attaché à démontrer expérimentalement par des enregistrements vidéos que des sujets autistes se défendent au contraire contre l'irruption d'un tiers dans une relation duelle. L'autisme n'est pas qu'une défaite de la connectique cérébrale, il est aussi une défense.

Mais cette défense ne porte pas principalement sur la pulsion sexuelle, au contraire souvent non inhibée – comme s'il n'y avait pas un surmoi fonctionnel –, mais sur ce qui menace l'être, la continuité du sentiment d'exister.

Sean et le tapis :

Sa mère avait noté qu'enfant il grattait le tapis avec fascination pendant des heures. Sean put plus tard expliquer qu'une angoisse existentielle sous-tendait sa stéréotypie. « Je me revois couché par terre et grattant le tapis avec les doigts. C'est l'un de mes premiers souvenirs. Le contact avec quelque chose qui n'était pas parfaitement lisse me contrariait. Chez nous il y avait un tapis avec de petites stries ; quand je les palpais, j'avais l'impression que toute sa surface était absolument uniforme, même si elle n'en avait pas l'air. Il fallait donc que je le tripote pour être bien sûr qu'il était le même sur toute son étendue. Il ne devait pas changer ! »

Les crayons dans les convecteurs : lui se souvient ainsi : « J'adorais jeter des crayons dans les convecteurs. J'étais fasciné par les trous qu'il y avait dedans ainsi que par l'obscurité qui régnait à l'intérieur des trous eux-mêmes. Il m'était impossible de voir où conduisaient ces ouvertures ni quelle était leur profondeur. J'y introduisais un crayon et j'écoutais le bruit qu'il faisait en arrivant en bas. Parfois, je me contentais de regarder dans le convecteur et j'enfonçais un doigt à

travers la grille métallique, le plus loin possible. Ça me rendait malade de ne pas pouvoir soulever le capot afin d'y plonger le bras entier. Plus je me demandais où menait ce passage, plus le mystère s'épaississait. Je voulais à tout prix savoir où aboutissait ce trou, quelle était la longueur du conduit et ce qu'il y avait au bout, mais j'avais peur de ne jamais y arriver. » (p.28).

Alors que sa mère raconte son très lent apprivoisement de sa peur de l'eau à la piscine, angoisse autistique fréquente, il précise son angoisse :

« La piscine me terrorisait. Même si j'avais pied, je me disais que je risquais d'être aspiré par les profondeurs, d'une minute à l'autre. Je n'avais aucun sens de la permanence des choses. Tout ce que je savais, c'était qu'il était possible que la piscine n'ait pas de fond et qu'elle cause ma mort. Il fallait donc que je me tienne ; c'était le seul moyen. J'avais besoin de l'assurance totale qu'il ne m'arriverait rien. L'eau en elle-même m'apaisait, et j'aimais la sensation physique qu'elle me procurait. Mais voilà... Si je me lâchais, la piscine aurait-elle un fond ? » (p.99).
Remarquons que ce n'est pas la noyade qui est crainte, mais une chute mortelle sans fin.

Le faire rentrer dans la voiture pouvait parfois bien se passer, parfois être horrible. Pourquoi ? Sean put donner après-coup la clé de cette imprévisibilité. Il avait mémorisé le plan de la ville dans sa tête et décidé par ailleurs que « ...un tournant à gauche était "bête", un tournant à droite "mieux". » (p.114).

Jean-Marie Vidal éclaire cette opposition en la décondensant par un repérage des oppositions *wrong* – faux – et *right* – juste – d'une part et à gauche et à droite – *left* et *right* –, liant du coup strictement à gauche et faux. Cette opération superpose deux oppositions binaires sur un mode signalétique qui ne prend pas en compte la polysémie : donc *left* est faux.

Ceci m'évoque aussi le clivage sur les deux parties du corps décrit par Geneviève Haag. Nous utilisons ce repérage spatial en politique. Mais comment pouvait-on imaginer que Sean comptait mentalement les virages à gauche et ceux à droite et qu'il refusait les déplacements qui comportaient plus de virage à gauche. Sa mère comprit alors ses imprévisibles et dangereuses crises de fureur en voiture pendant certains trajets !

Plus surprenant encore. À un moment Sean se mit à courir vers les voitures qui passaient, essayant de monter sur leur marchepied en s'accrochant au rétroviseur. On imagine la terreur des parents ! Si j'avais suivi à l'époque cet enfant, que n'aurais-je pas imaginé devant un comportement si dangereux ? Mouvement

suicidaire ? Menace terroriste pour vérifier l'amour de ses parents ? Inconscience complète de l'espace et du danger ?

La réponse : Sean voulait à tout prix voir l'aiguille rouge du compteur de vitesse de la voiture. N'importe qui comprend alors qu'il faut donc que la voiture roule ! Mais l'explication de cette lubie est plus surprenante encore. L'aiguille rouge du compteur lui évoquait un tableau stylisé d'un homme nu, dont le pénis était représenté par une flèche rouge, accroché dans la maison familiale ! Voilà qui instruira ceux qui doutent de l'existence de pulsions sexuelles chez les autistes. Mais je reste stupéfait aussi par la banalité, la normalité du lien. Je me souviens, enfant, m'être penché sur la fenêtre latérale de voitures de sport pour voir la vitesse maximale inscrite sur le compteur, dont j'imaginai bien sûr qu'elle était celle que pouvait atteindre la voiture. Certes, la voiture était arrêtée. Mais qu'un petit garçon lie la virilité de l'homme à l'aiguille du compteur de vitesse de sa voiture semble assez universel et persistant si l'on en juge par les effrois des responsables de la sécurité routière !

Sur une autre planète : un humain

L'étrangeté du monde de l'autisme doit être reconnue pour y adapter nos réponses. Mais cela ne remet pas en cause une proximité, un humain plus semblable qu'il n'y paraît.

Sean et la jeune infirmière

À son arrivée à l'internat Sean avait pris en grippe une jeune infirmière. Si j'avais été en charge de la supervision de cette équipe soignante, nous aurions travaillé cette focalisation du négatif sur une soignante, laquelle se serait interrogée sur son contretransfert. J'espère que le soutien du groupe l'aurait aidé à supporter d'avoir le mauvais rôle. Le récit de Sean est très différent. Quand il était arrivé dans l'internat cette infirmière avait fêté ses 24 ans. Or il détestait le chiffre 24, car passionné par les trajets des bus de sa ville, il avait remarqué que le bus 24 n'était jamais à l'heure. Jean Marie-Vidal fait remarquer que dans sa langue il associe « *car 24* » le bus 24 et « *card 24* », la carte portant le numéro 24 et qu'il accole des cartes et des personnes. Je remarque pour ma part que les cartes représentant des personnes sont en deux dimensions ce qu'éclaire le travail de Donald Meltzer sur la bidimensionalité autistique.

Notre écart avec son monde semble tout d'abord abyssal. Puis on peut réfléchir. Au moment où la fiabilité de ses parents s'est brisée, limitant douloureusement et peut-être heureusement sa tyrannie, mais le confrontant à la limite de leur amour, il réalise par l'identité du chiffre 24 une translation de sa détestation du manque de prévisibilité et de fiabilité du bus sur une soignante se proposant à s'occuper de lui à la place de ses parents, qui viennent de lui faire défaut. Ce faisant il obtient un équivalent de la projection banalement normale de la haine de l'abandon sur celui ou celle qui vous recueille. Il rejoint par ce détour compliqué l'agressivité plus

claire de la tendance antisociale (Winnicott) d'un délinquant placé dans un foyer et une universalité de la vie amoureuse. Si on retrouve l'objet d'amour dans un nouvel investissement, c'est l'occasion – assez injuste, mais universelle - de régler les comptes en suspens de la relation précédente...

Un tyran de verre très, très fragile

Si Sean n'était pas réveillé le premier et donc le premier aussi à pénétrer dans la cuisine une abominable crise de fureur s'ensuivait. C'est sa petite sœur qui devina qu'il lui fallait être le premier dans la cuisine et donna un sens aux crises. Là aussi il put expliquer après-coup que toute la maîtrise du monde lui échappait si dès le début de la journée il était confronté à son impuissance. La catastrophe était alors totale. Pourtant il essayait de remonter dans sa chambre et de *faire semblant* d'être le premier levé.

Je propose de relier la non séparation du dedans et du dehors avec l'angoisse effroyable qui résulte de la non maîtrise du monde et de ses changements : si le monde est un prolongement de mon corps, alors c'est comme si mes membres se brisaient, m'échappaient ou se disloquaient quand le monde m'échappe.

Rokia, une de mes petites patientes suivies en analyse arriva un matin à l'hôpital de jour précédée d'un hurlement atroce que je n'imaginait pas pouvoir être émis par un enfant. Mais c'était bien elle qui entra, accompagnée par son père, livide.

L'évidence d'un traumatisme majeur qui venait d'arriver me fit leurs demander « qu'est-ce qui s'est passé ? » Voilà ce qui s'était passé d'effroyable : en arrivant sur le quai de Nation, terminus de la ligne 6 qu'il faut prendre pour arriver à l'hôpital de jour de l'Entraide Universitaire, l'enfant était joyeusement montée dans un métro à quai. Mais, hélas, une flèche lumineuse indiquait que le train au départ arriverait sur l'autre quai. Son père avait donc dû l'obliger à descendre du métro qui était là pour attendre celui qui n'était pas là, et le prendre. La catastrophe provoquée par son échec de la maîtrise du monde n'avait nullement été atténuée par l'arrivée et le départ du bon train.

Perdre nos évidences pour aborder le monde de l'autisme

L'angoisse, extrême et déniée, concerne plus l'être que l'avoir, angoisse mortelle en deçà des angoisses de séparation et de castration.

Les espaces psychiques ne sont pas donnés à tous, l'intériorité du self et de l'objet à laquelle croyait Mélanie Klein n'est pas innée. Ceci remet en cause l'évidence de la tridimensionalité des espaces. Meltzer décrit un monde bidimensionnel dans l'autisme. Notons ici une particularité de Sean : dans son enfance et un indéniable autisme, il met déjà en œuvre une quête obstinée de la profondeur, explore les intérieurs, cherche une tridimensionnalité. Cela ferait-il partie de ce qui lui a permis une extraordinaire évolution ?

La séparation dedans dehors n'est pas acquise : les séparations seront vécues comme des arrachements (Tustin, Meltzer).

Le moi et l'objet ne pouvant pas communiquer dès le début de la vie, la première expérience d'être est adhésive. En effet, ni la réalisation hallucinatoire du désir, ni l'absence et la représentation de l'absent ne sont construites.

Le temps lui-même n'est pas donné d'emblée :

Philip K Dick a dès 1966 dans sa nouvelle *Glissement de temps sur Mars* imaginé que l'écart d'un autiste d'avec le monde venait d'être dans une autre temporalité.

Donald Meltzer a proposé une construction du temps corrélée avec celle de l'espace. Il situe le psychisme autistique régi par l'identification adhésive dans un temps et un espace différents : un temps circulaire et un espace bidimensionnel. C'est l'accès à l'identification projective qui donne la possibilité d'utiliser des contenants – du self et de l'objet – dont on sait en suivant Bion l'importance pour l'élaboration psychique et la symbolisation. Le temps devient alors un axe réversible de par la mégalomanie et l'espace accède à la tridimensionnalité, permettant les fonctionnements psychotiques. L'autoengendrement règne. Seul l'intégration d'un temps à la flèche irréversible par l'élaboration de la position dépressive et du deuil donne accès à la quadridimensionnalité et à la possibilité d'un futur, d'un désir qui puisse devenir espoir et projet.

Le « zapping » que décrit Jean-Marie Vidal entre signalétique et tiercéité fait lui aussi appel à la temporalité pour la coexistence chez un sujet de ces deux registres, en alternance. On a souvent eu avec des psychotiques le sentiment qu'une « partie saine du moi » reste conservée, à laquelle on a parfois accès. Par exemple lors de circonstances exceptionnelles ou dans une situation de maladie somatique. Cette conception est topique et supposée permanente, même si son accès n'est possible dans ce cas que par moment. Le partage que décrit Vidal est lui temporel, pouvant évoluer dans la proportion respective du temps passé dans chaque registre. Il implique aussi bien sûr que la capacité de l'un est conservée potentiellement pendant que c'est l'autre qui est actif. Une question métapsychologique se pose : quel processus métapsychologique rend possible cette bascule ? Pour ma part et par la mise en jeu de la pulsion de mort j'interrogerais le désinvestissement/réinvestissement de chaque registre. Dans le passage au registre signalétique, on retrouverait un démantèlement (Meltzer) qui porterait sur la tiercéité, une désobjectalisation portant spécifiquement sur les objets de l'objet – ou sur sa nature ouverte à d'autres liens –, et du fait de la désintrication pulsionnelle le retour à un lien adhésif par la libido désintriqué, un collage à un objet sans épaisseur, donc monovalent. Les variations de l'intrication pulsionnelle rendent alors compte du « zapping » entre les deux registres.

Fascination par l'origine : il faut lutter contre l'adhésivité qui pousse à lier étiologie et traitement dans l'autisme.

S'y ajoute avec ses troubles dans l'autisme l'interrogation sur l'origine du langage, l'origine de l'humain. La confusion des conséquences et des causes en découle : un handicap est un résultat d'une maladie ou d'une atteinte quelqu'en soient les causes. C'était la classification de Wood qui en rendait compte, en fonction de ses conséquences sociales : perdre un doigt n'est pas un handicap pour un psychiatre, il peut l'être à 100% pour un violoniste. Rappelons aussi à certains parents qu'une maladie relevant de la psychiatrie n'est aucunement supposée à l'évidence psychogène : syphilis tertiaire, épilepsie, démences et arriérations en sont les exemples. Des associations de parents qui refusent pourtant autant la psychiatrie que la psychanalyse, nous reprochent en même temps de pas utiliser le DSM, seul acceptable pour eux. Mais c'est pourtant le manuel statistique et diagnostique des maladies *mentales* édité par... l'association *psychiatrique* américaine. Le syllogisme militant ressemble à ce qu'un maire de Paris écologiste et patriote pourrait énoncer : Paris sera interdit aux voitures : ne circuleront que des Renault !

L'inné et l'acquis

Séparer l'inné et l'acquis dans la construction psychique des humains n'est plus scientifique : Brazelton nous a appris que l'enfant initie la relation dès la naissance par ses compétences innées, et G. Edelman que c'est l'expérience qui permet de sélectionner les connexions cérébrales satisfaisantes qui ne seront pas détruites par le darwinisme neuronal qui structure le cerveau. Notre patrimoine générique ne permettant aucunement de programmer la connectique cérébrale de nos milliards de neurones, celle-ci se fait dans les premières années de l'enfant dans ces rétroactions complexes entre organisation cérébrale et relations.

Le travail psychique ne s'oppose nullement aux dépistages de troubles organiques et génétiques qui sont indispensables

Le corps de l'enfant autiste doit impérativement être pris en compte. Même si l'épigénétique nous apprend que l'expression des gènes est dépendante de l'environnement, la recherche d'anomalies chromosomiques doit être systématique et d'autant plus que des caractères dysmorphiques sont présents ou par exemple un nasonnement.

Quelques syndromes ont des corrélations génétiques précises, Prader Willy, syndrome de Rett, ou d'Angelman, syndrome cardio-vélo-palatin. D'autres comme l'X fragile ne sont associé à l'autisme que par une intersection des deux ensembles qui concerne 10 à 15% des cas de chaque population. Les études sur les jumeaux montrant une très forte augmentation de la probabilité que le frère ou la sœur d'un jumeau le soit également s'ils sont homozygotes sont un argument fort, qui doit

cependant être tempéré par le fait que la construction psychique et la différenciation entre soi et l'autre est forcément influencée par l'identité physique complète ou non entre les deux jumeaux. Enfin la prévalence des garçons dans les troubles pédopsychiatriques précoces va aussi dans le sens d'une participation générique. Autrefois en conflits, pédopsychiatres psychanalystes et généticiens collaborent aujourd'hui, et le Pr Arnold Munnich nous adressait des enfants entravés par des anomalies génétiques pour les aider à se construire psychologiquement. D'autres bilans peuvent rechercher par exemple une comitialité subaiguë qui peut entraver l'organisation psychique.

L'apport des psychanalystes anglo-saxons

La douleur et les angoisses agoniques prennent sens et sont reconnues, alors que l'efficacité des défenses autistiques peut amener à les sous-estimer. Rappelons que la douleur de l'enfant a été méconnue par les chirurgiens pédiatriques qui pratiquaient autrefois des thoracotomies sans anesthésie chez des nouveaux-nés. En effet l'enfant très jeune réagit à des douleurs extrêmes par le retrait plus que par les cris ou l'appel. Lorsque l'on a donné de la morphine à des enfants souffrants d'affections très douloureuses, prostrés dans leurs lits, on les a retrouvés jouant à la salle de jeu de l'étage.

Notons que Temple Grandin (*Ma vie d'autiste*) a ses angoisses apaisées par un serrage contenant dans sa « machine » inspirée des dispositifs utilisés à immobiliser les animaux pour les vacciner et qu'elle prend en continu 50mg/jour d'imipramine (Tofranil) pour soulager ses angoisses : c'est un antidépresseur qui l'aide.

Frances Tustin a proposé que dans l'autisme la séparation était vécue comme arrachement du fait de la non-différenciation du dedans et du dehors. Elle a aussi décrit des défenses autistiques par « formes autistiques » sensorielles autogénérées et le recours aux objets autistiques, souvent durs et garant d'une immuabilité matérielle.

Sean Barron confirme clairement en 2016 un éprouvé d'une angoisse majeure

:

« Ma condition autistique m'a procuré une immense tristesse et, pour faire court, je dirai qu'elle m'a privé de mon enfance. Je suis né avec une peur envahissante qui ne me quittait pas si bien que lorsque j'étais enfant tous les moyens étaient bons pour atténuer cette sensation de panique persistante, voire me débarrasser à jamais de cette peur chronique. Je réfléchissais à diverses façons de voir le monde et de le comprendre de sorte qu'il m'apparaisse plus logique et moins éprouvant et qu'en même temps, il me procure un certain réconfort, me permette de garder mon calme et m'apporte l'équilibre et la sécurité dont j'avais grand besoin et qui me faisait si cruellement défaut. » (p.87)

Il témoigne d'une vraie stratégie défensive :

« Ainsi je sélectionnais des objets que je manipulais et les gens devenaient invisibles à mes yeux ; je me focalisais sur les gestes que je n'avais de cesse de répéter ; je présentais des mouvements stéréotypés et établissais des règles arbitraires. Ma pensée était rigide ; je portais mon attention, et ce de manière excessive, sur un objet ou un évènement laissant de côté tout le reste. Ces subterfuges, et bien d'autres encore m'ont apporté la sérénité dont j'avais besoin et m'on permis de me sentir en sécurité tout en m'évitant de devoir affronter mes peurs

J'ai proposé que des formes intermédiaires existaient dans l'usage qu'en font les enfants dans un triangle formé par les objets transitionnels, les objets autistiques et le fétiche. Ici l'objet autistique est un fétiche qui concerne l'existence ou la non existence et non pas la castration.

L'œuvre de Geneviève Haag s'est inscrite dans le prolongement de celle de Tustin auprès de laquelle elle s'était formée. En gardant une solide référence freudienne elle a décrit la construction psychique dans son ancrage corporel et les voies thérapeutiques pour la favoriser. La parution récente de son livre *Le Moi corporel* (PUF) – Prix Maurice Bouvet – témoigne de sa richesse clinique.

Soulignons aussi l'apport convergeant des travaux de Bullinger sur la construction de la sensori-motricité de l'enfant. Ils montrent que l'intégration psychocorporelle est un processus et non une donnée, et que l'on peut la favoriser. Ils s'articulent avec la prise en compte de la sensorialité dans l'organisation psychique autistique.

Didier Houzel a quant à lui décrit des angoisses de précipitations : ce que vit Sean à la piscine est une confirmation.

Les apports des psychanalystes lacaniens

La théorisation lacanienne, en accentuant l'importance de l'objet primaire dans la construction psychique – et l'acquisition du langage par la langue maternelle montre que la question est pertinente – a exposé à privilégier le psychisme du parent qui souffre et qui parle en oubliant parfois que ce n'est pas le parent mais l'enfant qui est notre patient.

En revanche nous nous retrouvons dans l'importance de l'enjeu de devenir sujet.

Le terme porte dans son histoire la problématique sur son avènement psychique. Il naît de la possession absolue de ses sujets par le roi. Ils lui sont *assujettis*. Il va devenir l'inverse : un sujet de ses désirs et de ses choix. L'instauration d'un « Je » dans le psychisme doit-elle passer par l'aliénation à un grand Autre, une possession par une imago maternelle archaïque dont le sujet s'affranchit ? Dans une théorisation plus freudienne le masochisme originaire est une indispensable étape de l'éprouvé d'être, de la subjectivation.

Lorsque le petit Don décrit par Kanner dit à sa mère "Dis à Don : ta sieste est finie, descends maintenant !" pour ne pas dire "Je veux descendre vous retrouver au salon.", il montre bien que la communication verbale n'est pas ici déficitaire dans sa technique : il utilise un impératif d'impératif, ce qui est assez sophistiqué. Il semble incapable en revanche d'assumer d'être le sujet de son désir, de son mouvement d'amour, ou de sa jalousie et sa fureur d'exclu de l'échange entre sa mère et son amie.

Don a été désinvesti au profit d'une amie de sa mère ; situation d'une « censure de l'amie » pour paraphraser Michel Fain ayant décrit la « censure de l'amante » lorsque qu'une mère redevient femme, imposant au nourrisson de recourir à une vie fantasmatique faisant place au tiers, à l'objet de l'objet.

L'accès humain à la symbolisation

C'est l'enjeu sur lequel devrait converger les recherches des différentes disciplines. Marion Milner et Winnicott se sont attachés à décrire la créativité humaine, la nécessité pour l'enfant de créer le monde et l'objet au profit de l'accès à la réalité. Je pense même que leur travail pose implicitement la question de la création d'un sujet subjectif autocréé, – ce vrai self qui doit demeurer inconnaissable – et qu'il nous faudrait le confronter avec la dimension fondamentalement psychotique de l'autoengendrement pour Racamier ou Aulagnier.

Dans son travail sur la symbolisation primaire - comment passer de la perception de la chose réelle à la représentation de chose -, Roussillon considère que, dans le processus, un reste doit disparaître et qu'il constitue alors un élément du refoulé originaire, produit de la symbolisation : « La symbolisation d'une expérience refoule dans son processus même la trace de l'expérience non symbolisée qu'elle symbolise, elle l'inscrit et la perd en même temps. C'est cette opération qui est à la source du « refoulement originaire » qui apparaît comme le produit de la symbolisation. » (p.239).

Cette inversion de la conséquence et de la cause est remarquable car nous avons vu combien les théorisations sur l'autisme sont toujours attirées, comme contaminées, vers une causalité simpliste et linéaire, comme si la problématique autistique y induisait inexorablement. Ici, c'est le contraire qui se passe : au lieu de penser que l'absence de refoulement originaire soit la cause de l'impossibilité de symboliser –

défaut irrémédiable –, elle en serait la conséquence. Cela veut dire que tout progrès du procès de symbolisation s'accompagne d'une négativation, d'un refoulement, de la constitution d'un noyau de refoulé organisant, *originant* une organisation de la vie psychique !

Dans le livre tiré de sa thèse, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*², Pierre Delion s'intéresse à la naissance de la communication interhumaine et y cherche un outil thérapeutique. Partant de l'hypothèse qu'un enfant autiste « ...communique ses angoisses et les défenses qu'il met en place contre elles par “les moyens du corps”. », il considère comme essentiel de tenter de décrypter ces signes pour pouvoir renvoyer à l'enfant un témoignage de la réception de son message pour qu'il ne s'enfonce pas plus dans un état « qui prend acte d'un monde-sans-réponse ». C'est la tâche de la sémiotique et Pierre Delion retourne à ses sources chez C.S.Pierce qu'il cite : « Toute sémiose est une relation triadique entre un *representamen*, un interprétant et son objet (...). “Un signe, ou *representamen* est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est à dire qu'il crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être plus développé. Ce qu'il crée, je l'appelle l'interprétant du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose : de son objet.” » (p.96). Remarquons que cette phrase a probablement inspiré la définition du signifiant par Lacan.

On note ici une convergence avec le travail de Jean Marie Vidal qu'il résume ainsi : « Dans ses diverses formes, l'autisme nous confronte à la question du développement psychique d'une personne humaine et de son rapport au tiers d'*autrui*. Ce tiers est en effet impliqué tant dans les relations interpersonnelles humaines que dans l'ensemble des formes symboliques constitutives du langage et de la pensée, des objets et outils, de nos pulsions et affects, de nos choix et valeurs. »³

Il relie à un fonctionnement dyadique qui fait appel à un registre signalétique et non symbolique. C'est pour lui aussi l'explication des performances de mémorisation et de calcul, qui vont être perdues pour Sean avec son accès au registre interpersonnel symbolique. En effet : « De fait, les surcompétences cognitives des autistes leur sont permises par les collages qu'ils opèrent entre les signaux et les choses de telle manière qu'ils peuvent les identifier et les mémoriser beaucoup plus efficacement que nous le permet notre fonctionnement symbolique, puisque ce dernier nous contraint à décoller les symboles des choses qu'ils représentent pour établir entre eux des relations triadiques. »

² PUF, Paris, 2000.

³ Jean-Marie Vidal. Autismes : la question du tiers. Approche anthropologique. À paraître

Les relations interhumaines obligent de la même manière l'enfant à « admettre que sa mère est aussi en relation avec divers proches – son époux, ses parents et autres enfants, ses amis, etc.. - de telle manière qu'elle n'est pas uniquement et immuablement sa mère, mais tout à la fois la femme de son père, la fille de ses grands-parents etc. » J'y ajouterai volontiers en hommage à Denise Braunschweig et Michel Fain que l'on peut espérer aussi qu'elle soit aussi amante – de son mari dans les cas heureux – réalisant cette *censure de l'amante*, désinvestissant pour un temps son enfant, lui donnant accès à la vie fantasmatique. Ses travaux sur la tiercéité avaient également ramené André Green à l'œuvre de Pierce.

La désintrinsication pulsionnelle dans l'autisme

Mon apport personnel a été d'articuler la désintrinsication pulsionnelle qui m'apparaissait à l'œuvre dans l'autisme avec les avancées des analystes post-kleinieniens, dans la filiation des travaux de Bion. Frances Tustin a été en analyse avec lui et Donald Meltzer s'inscrit dans sa théorisation.

J'ai donc relié la pulsion de mort freudienne au démantèlement, elle seule permettant de rendre compte d'un clivage passif sans angoisse, à la condition d'une désintrinsication. Benno Rosenberg pose une question aussi évidente que méconnue : « Que devient la part de libido dans la désintrinsication pulsionnelle ? »

C'est pour moi de l'identification adhésive dont elle rend compte : collage en tout ou rien, et tout de suite. Si le contact est l'existence, sa perte l'anéantissement, alors on comprend la terreur du contact humain, si sa perte est mortelle. L'importance de la peau dans l'éprouvé, et celle des formes autistiques autogénérées auxquelles l'enfant s'accroche (Tustin) convoque la sensorialité comme défense.

J'avais proposé de nous mettre à la place des hommes qui dans le grand Nord savent que s'ils touchent à mains nues du métal glacé, leur peau restera collée : sans protection, nous aussi éviterions tout contact !

Bien sûr l'adhésivité rend compte ici du collage signalétique décrit par Vidal. Cette désintrinsication aide aussi à comprendre par l'effet de la pulsion de mort la défense mutilante contre la douleur de l'arrachement par le désinvestissement de soi-même, hallucination négative de la douleur, désinvestissement (l'action de la pulsion de mort est désobjectalisante pour Green) de la perception de l'objet aboutissant au « meurtre de la représentation » (Aulagnier). Judy Barron se souvient, que s'étant cassé le bras, Sean n'avait pas exprimé de douleur, ni lors de la fracture, ni lors de la pose du plâtre. Il a été prouvé que les autistes ne sont pas insensibles à la douleur, comme en témoignent des signes biologiques de stress dans le sang (Sylvie Tordjman). C'est donc qu'ils désinvestissent la partie douloureuse de leur corps, comme peut-être certains yogis savent le faire, ou eux-

mêmes en tant que pouvant ressentir, comme nous préférons l'anesthésie générale si la douleur de l'intervention est trop grande. C'est dire la nécessité de porter attention au corps de l'enfant autiste.

La pulsion de mort à l'œuvre dans la cure et le contre-transfert
L'effrayante répétition à l'œuvre dans l'autisme infantile rend cruelle la prise de note de chaque séance. Comme dans *le regard du sourd* de Bob Wilson⁴, dont l'interprète principal était un autiste, le spectateur est devant une scène dont les personnages ne bougent qu'avec une très grande lenteur. La concentration se perd alors et pourtant quelques minutes plus tard la scène n'est plus la même.

M. est un enfant venu d'un pays lointain, et dès sa première séance, il fait une grande tour de Legos, avec un côté où ils sont bien alignés, ce que je note avec intérêt. Pour assurer la tenue de l'ensemble, il prend sa tour entre les mains et la laisse tomber verticalement sur le sol depuis une faible hauteur et cela rapproche et fait bien tenir ensemble les Legos. Il répète ce geste en chantonnant comme une mélodie. J'ai des associations exotiques et très vivantes évoquant comment on pile le mil en Afrique, ou mes bras se souviennent de la manière dont on assure la fixation d'une pioche sur son manche évasé en la laissant de même frapper le sol verticalement. Trois ans plus tard. M. rentre en séance, prend dans sa boîte de jeux des Legos, et construit une grande tour, avec un côté où les Legos sont bien alignés, ce qui m'émerveille moins. Il assure la tenue des Legos en la frappant verticalement légèrement sur le sol et... la tour s'écroule ! Au fil des années mon petit patient a usé ses Legos.

L'enfant autiste use aussi son analyste et l'ennui sera forcément convoqué au cours du traitement. Il est important de le ressentir sans le fuir en le laissant coexister avec les fulgurances de vie qui sont aussi présentes.

Le masochisme primaire, première intrication des pulsions de mort et de vie la création du temps et du moi pour Benno Rosenberg

En 1924, dans *Le problème économique du masochisme* Freud va proposer une révolution : postuler un masochisme originaire dans la psyché, première intrication des pulsions de vie et de mort par la coexcitation libidinale – rien de ce qui est intense dans l'organisme n'échappe à la contrainte de fournir une part d'excitation libidinale – qui donne un noyau masochique permettant une première organisation temporelle sur laquelle insistait Benno Rosenberg : érotiser le déplaisir est indispensable pour que s'organise la réalisation hallucinatoire du désir. Comment supporter sinon que la tension monte dans l'absence de satisfaction ? C'est aussi le premier moment où le moi s'éprouve, et pour Rosenberg sa naissance avec celle de la temporalité psychique

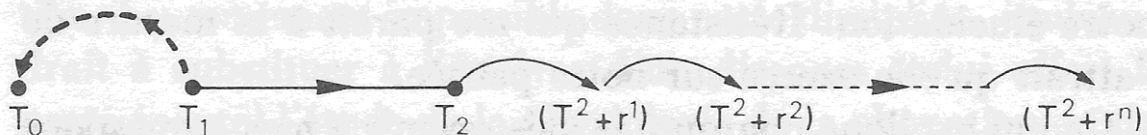
⁴ Créé à Nancy en 1971, le spectacle durait 7 heures.

Masochisme primaire et automutilation

Nous assistons à des montées d'excitation et à leur traitement par la décharge sensorielle. Leur répétition a-t-elle une intentionnalité pulsionnelle ? Rien n'est moins sûr avant l'invention du temps par le psychisme. C'est le temps physique des quantités biologiques qui décrit les devenirs de l'excitation : principe de nirvana ou de constance. Rien ne nous dit que les premières formes psychiques aient construit une temporalité linéaire, et encore moins à la flèche irréversible.

On ne peut parler en interne de régression avant un temps psychique vectorisé, on ne peut parler de répétition en interne avant un temps linéaire. Dans le temps circulaire, la répétition vue par l'observateur extérieur est le temps lui-même.

Dans l'éclatement des temporalités mis en évidence par André Green, il nous faut cependant admettre que dans un temps circulaire, la répétition est aussi une première permanence, une première identité par l'identique, une première existence, et, écoutons Winnicott, qui ne se sait pas première... Piera Aulagnier l'illustre bien : l'origine arrive en après-coup lors de la création du temps linéaire et l'avènement du *Je*.



En revanche les processus en cours ont sans aucun doute une économie pulsionnelle, articulant le corps et des ébauches psychiques. La coexcitation peut être alors convoquée comme réalisant une première intrication pulsionnelle interne, sans que son unification psychique – le temps auto – n'organise encore un masochisme originaire. De ce fait et devant l'expérience clinique de stimulation de zones érogènes par l'enfant, si je rejoindrais Tustin qui considère qu'il y a pas d'autoérotismes dans l'autisme, c'est en considérant qu'il y a de l'érotisme – et qui met parfois en difficulté parents et soignants – mais pas le temps auto qui réunit les zones érogène en constituant le narcissisme. Ou pour le dire autrement existe un érotisme démantelé.

L'évolution des stéréotypies vers les automutilations dans les situations d'isolement de l'enfant en démontre l'effroyable efficacité de la coexcitation. La rencontre avec d'autres enfants dans une socialisation encadrée par l'institution thérapeutique, avec les inévitables heurts entre enfants, donnant la possibilité à expérimenter ce qui pourra se psychiser sur un mode sadique ou masochique, évite très généralement ces évolutions.

Stéréotypies et procédés autocalmants

La stéréotypie autistique, à combattre dans la vie de l'enfant, peut être

considérée pleinement dans la séance, où elle est convoquée peut-être défensivement de l'approche d'un autre psychisme, peut-être là d'évidence comme dispositif d'existence de survie. L'analyste peut alors noter qu'elle réalise aussi toujours une liaison intermodale sensorielle luttant contre le démantèlement en lui offrant une butée. Lorsqu'un enfant agite une main devant ses yeux il stimule sa rétine de manière intermittente, mais cette excitation est reliée aux stimulations proprioceptives des articulations de son poignet. La répétition de l'excitation convoque aussi l'action calmante des procédés autocalmants, voire une toxicomanie interne aux endorphines. Un des médicaments explorés dans l'autisme, la Naltrexone est un antagoniste de la morphine.

J'ai proposé lors de discussions avec Gérard Szewc sur la parenté de la stéréotypie avec les procédés autocalmants décrits avec Claude Smadja dans la ligne des travaux de Michel Fain, que la stéréotypie pouvait peut-être contenir une « spore » d'objet mortifiée. Gérard donnait l'exemple d'un enfant ayant une stéréotypie de faire grincer les portes, dont il imaginait qu'elle contenait la dernière perception du départ de la mère, refermant la porte. Cette fétichisation en terme d'existence me semble présente dans l'objet autistique décrit par Tustin.

Les thérapeutiques : investissement et intrication pulsionnelle

Intrications pulsionnelles

Bien sûr le psychisme des thérapeutes, leur investissement intricateur des pulsions de l'enfant (leur fonction α), leurs capacités masochiques qui permettent de lier la destructivité des patients, et les fonctions de *synthèse* à l'œuvre dans l'institution soignante seront déterminantes pour que l'on puisse parler de soins psychiques.

Convergences entre les recherches psychanalytiques et cognitives

La non reconnaissance de l'esprit d'autrui comme distinct le déficit en *théorie de l'esprit* (d'autrui comme distinct de celle du sujet) faisait apparaître la non construction d'une limite entre le dedans et le dehors. Ceci a attiré notre attention sur une compréhension autistique littérale, et une difficulté particulière à la synthèse était signalée. L'incapacité au jeu et à la capacité de faire semblant devenant paradigmatique (U.Frith, 1989).

La littéralité et la fragmentation

Il est pertinent de relier la *littéralité* soulignée par les cognitivistes avec l'adhésivité proposée par Meltzer. En effet, l'investissement adhésif - le collage - implique forcément qu'une représentation de mot va renvoyer à une représentation de chose et à une seule. J'ai, pour ma part, proposé de comprendre ceci comme témoignant

de la part pulsionnelle libidinale désintriquée, un investissement en tout ou rien, non modulable, dans une temporalité coagulée.

La *fragmentation* cognitiviste ne peut que m'évoquer le travail de la pulsion de mort qui s'acharne à « mettre en pièce » l'humain jusqu'au retour à l'inanimé. J'ai défendu l'idée que la pulsion de mort rendait compte du *démantèlement* décrit par Meltzer dans l'autisme, puisque cette dislocation se fait sans angoisse apparente.

Une différence : Une théorie of love, préalable à la theory of mind (Vidal).

Les cognitivistes supposent que la perception du monde va de soi pour un enfant en bonne santé. Comme l'informatique nous le montre un support de données doit d'abord être formaté pour qu'un ordinateur puisse y reconnaître un contenu. Les psychanalystes considèrent qu'un investissement psychique est un préalable à la perception des êtres et du monde : « L 'objet est investi avant d'être perçu » disait Serge Lebovici.

La projection ne doit pas disparaître dans les sables mouvants de l'évolution du DSM.

Autrefois inclus dans les psychoses du fait de l'absence de prise en compte de la réalité, ce sont aujourd'hui les psychoses non délirantes de l'enfant qui sont incluses dans les Troubles du Spectre Autistique. À moins que ma génération ne puisse mettre à son compte l'éradication des psychoses infantiles, j'y vois plutôt l'effet d'un déni actuel de la folie et le souhait d'une augmentation des indications des neuroleptiques de la part de l'industrie pharmaceutique américaine...

D'une part cela plonge les parents dans une confusion regrettable s'ils se documentent sur internet, mais cela fait perdre une distinction essentielle pour la compréhension et la distinction des angoisses autistiques et psychotiques : les premières sont celles d'une psyché qui ne dispose pas de la projection et risque au contraire l'implosion et un vécu d'agonie, alors que les angoisses psychotiques résultent de la projection au dehors de la destructivité pulsionnelle.

Ce n'est peut-être pas pour rien si c'est une adolescente autiste, Greta Thunberg, qui tente d'ouvrir les yeux du monde sur l'approche d'une catastrophe écologique. Incapacité autistique de mentir et de s'illusionner alors que notre civilisation ne pouvant plus se projeter dans un futur régresse dans le déni ou des replis nationaux qui permettent de retrouver des ennemis, support adéquat des projections de la menace...

Le comportementalisme et l'ABA

Déception !

L'ABA n'est pas une rééducation d'un trouble organique, mais un authentique traitement psychiatrique destiné à changer la personnalité. De ce fait Michelle

Dauwson, postière autiste devenue chercheuse dans l'équipe de Laurent Mottron, a obtenu de la cour suprême du Canada l'annulation de l'obligation pour les personnes autistes de suivre un tel traitement. Dans ses recherches, elle avait souligné la création de ce programme par Lovaas dans un *Feminine boys project* destiné à corriger les comportements féminins des garçons pour prévenir l'homosexualité, et son utilisation pendant la guerre du Vietnam pour « rééduquer » les combattants ennemis.

Nous aimerions que le ministère nous communique les résultats des trois établissements expérimentaux créés à la demande d'associations de parents avec une dotation trois fois plus importante en personnel. Rappelons que l'ABA promettait 50% d'enfants réintégrés dans le système normal. Enfin attirons l'attention sur le renouvellement continu des personnels, souvent stagiaires, épuisés par des tâches répétitives, qui n'est pas un élément favorable à un progrès relationnel.

Le dernier rapport du ministère de la défense au congrès américain porte sur 1577 cas, bénéficiant du programme Tricare, et conclut qu'après un an, l'ABA a été inefficace dans 76% des cas, a obtenu une amélioration dans 16% des cas et une aggravation dans 9%. (TRICARE Operations Manual Change 199, dated November 29, 2016)⁵

La charte des droits de l'enfant (1989)

Signée par la France elle précise que les enfants mentalement ou physiquement handicapés ont droit de bénéficier de soins spéciaux, (article 23), mais aussi (Article 31) que l'enfant a le droit au repos et aux loisirs, de se livrer au jeu et à des activités récréatives propres à son âge.

Cette signature devrait interdire en France les conditionnements faits un nombre exagéré d'heures par semaine

Garder une réaction comportementale : ne pas céder

Je pense important de conserver d'une part la reconnaissance que lorsqu'une personne humaine investit un patient avec la médiation d'une technique, il y a forcément une composante psychothérapeutique à l'œuvre, et les thérapies comportementales sont à ce titre utilement psychothérapeutiques, surtout bien sûr quand il ne s'agit pas d'un *hard comportamentalism*. Mais nous pouvons aller plus

⁵ The Department of Defense Comprehensive Autism Care Demonstration. Quarterly Report to Congress. Second Quarter, Fiscal Year 2019

loin et recommander aux familles et aux soignants une technique clairement comportementale qui fait partie de toute éducation : savoir ne pas céder. Quand les symptômes autistiques et en particulier les crises de terreurs qui peuvent être glaçantes d'effroi prennent force de loi et régissent la vie de toute la famille et en particulier des frères et sœurs, ne pas céder à ce terrorisme de la terreur est essentiel pour ne pas couper l'enfant de la société et ne pas exercer une pression trop forte sur le reste de la famille. Aller au supermarché quand même, même si l'enfant fait une crise s'il faut attendre une minute à la caisse, faire face à la condamnation des clients – ou à leur pitié... – demande aux parents beaucoup de courage et de ténacité. Ou au contraire faire garder l'enfant mais ne pas renoncer à une sortie plaisante pour la famille. Et pourtant il ne s'agit pas de caprice, mais de vraie souffrance. Mais laisser la peur et l'angoisse isoler l'enfant des relations humaines est trop dommageable.

Les parents de Sean lui ont imposé une scolarisation douloureuse pour lui, mais aussi ont admis leurs limites en le plaçant un temps dans une institution, cassant sa toute puissance. Ils ont associé les capacités masochiques intricatrices de leur amour, leur capacité de cependant « survivre » au sens de Winnicott à sa destructivité et une butée à leur possession par lui. C'est une leçon importante.

Evaluer les traitements d'inspiration psychanalytique

Des psychanalystes ont relevé le difficile défi de rendre compte de l'efficacité des traitements psychanalytiques dans leurs enjeux à long terme, et dans un langage compréhensible par les financeurs de la santé. Ainsi Hélène Suarez-Labat pour la construction de la personnalité dans l'autisme, avec l'aide du scénotest : Les autismes et leurs évolutions, Dunod, 2015. Ou celui d'évaluer les psychothérapies de manière rigoureuse au regard de *l'Evidence Based Medecine*⁶ comme l'ont fait Thurin J.M., Thurin M., Cohen D., Falissard B., (2014). Approches psychothérapeutiques de l'autisme. Résultats préliminaires à partir de 50 études intensives de cas.

Une question : je trouve étrange que ces publications n'aient pratiquement pas d'échos dans les médias.

La désintrinsication s'exporte, si elle ne se projette pas comme l'agressivité. Sur les parents, sur les soignants. ...et dans les polémiques ?

Une leçon que je tire des polémiques autour de l'autisme et des situations conflictuelles autour des patients est d'interroger s'il n'y a pas une cause dans

⁶ Thurin J.M., Thurin M., Cohen D., Falissard B., (2014). Approches psychothérapeutiques de l'autisme. Résultats préliminaires à partir de 50 études intensives de cas. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 62 (2014), pp.102–118.

l'incapacité autistique d'élaborer une agressivité normale. Si Kanner insiste sur la gentillesse désarmée des autistes, Asperger pour sa part a rencontré une capacité à la méchanceté chez un des enfants qui aimerait bien être un loup dévorant sa proie. Je relie cette difficulté à structurer l'agressivité au déficit de projection alors que les humains plus chanceux en font le plus grand usage. Mes collègues m'attribuaient nos difficultés en tant que médecin-directeur et responsable hiérarchique, les psychanalystes ne se sont pas privés d'attribuer leurs échecs aux parents, et ceux-ci sont convaincus que tout problème rencontré à l'école ne témoigne que de l'incompétence de l'institutrice et que leur enfant serait normal s'il n'existait ni psychologues ni psychiatres et surtout pas de psychanalystes ! Il n'est pas sûr néanmoins que détestations, accusations, et impossibilité de se parler n'existent qu'autour des patients autistes... si l'on observe notre société!

L'agressivité intrique les pulsions de vie et de mort.

Si Kanner décrit des enfants incapables d'agressivité, Asperger, lui reconnaît de la « méchanceté » chez un des enfants et de la cruauté : « C'était si beau si j'étais un loup, je pourrais déchirer les moutons et les hommes et il aurait beaucoup de sang. » Sean Barron ne me semble pas sadique lorsqu'il désespère sa mère, c'est l'effet de son évitement des relations qui est cruel. Mais justement il y vient vers 9 ans alors que sa mère entame une formation professionnelle. Il s'intéresse aux criminels, au crimes et à leurs lieux, ainsi qu'aux criminels emprisonnés. Sa mère s'inquiète : « Avait-il peur d'être assassiné, de nous assassiner, les deux à la fois. Mystère ? ». Sean apporte sa réponse : « j'avais peur de devenir moi aussi un meurtrier. » Jean-Marie Vidal remarque que devant ses parents au lit Sean imaginera de verser de l'essence sur ce lit et d'y mettre le feu, ce qui désigne clairement les coupables. Mais remarquons de plus que la haine peut être éprouvée face aux personnes aimées : c'est donc l'accès à l'ambivalence, et dans un contexte qui confronte concrètement à la scène primitive, dont le fantasme est peut-être alors seulement possible à élaborer.

Soulignons une nouvelle fois ce qui est postulé par les psychanalystes comme fantasme originaire introduisant à la différence des sexes et des générations n'est donc soit pas absent et pouvant devenir fonctionnel ultérieurement – j'ai quelques observations personnelles allant dans ce sens – soit peut advenir et se construire. Je retrouve ici l'intérêt que m'a semblé présenter le psychodrame dans l'abord des enfants autistes. Bernard Touati l'a utilisé avec des adolescent autistes.

La psychanalyse et les parents d'enfants autistes

L'implication des parents est-elle le fait des psychanalystes ?

Non, ce ne sont donc pas des psychanalystes qui décrivent en premier des parents pathologiques, mais les découvreurs du syndrome, certains de son caractère héréditaire.

Historiquement, Asperger et Kanner vont chacun décrire d'emblée des parents pathologiques, particuliers et c'est Kanner qui les spécifie comme intellectuels, peu aimants et froids. Pour Asperger, certain des causes constitutionnelles de la maladie mentale et de la dégénérescence à l'œuvre dans ces familles auxquelles de grands esprits ont appartenus, les bizarreries des parents vont de soi. Il est juste étonné de les retrouver chez une mère – du fait de son préjugé de l'absence d'intérêts intellectuels chez la femme ! Pour Kanner aussi, certain que la maladie qu'il décrit est innée, les troubles des parents témoignent de la composante génétique qu'il postule. Mais il envisagera aussi une toxicité éducative des parents et incitera par exemple au placement de Don dans une famille à la campagne...

L'implication de l'environnement dans la genèse des maladies mentales

-C'est un point de vue général des années d'après-guerre, soixante - soixante-dix, qui cherchent à échapper à la fatalité de la constitution pour offrir à la souffrance psychique une autre issue que l'asile psychiatrique, dont en France la guerre a montré l'incapacité à protéger la vie des malades mentaux, dont beaucoup (40 000) sont morts de faim.

-L'école de Palo-Alto et les systémiciens vont plus loin en postulant une pathologie du groupe familial qu'un de ses membres se doit de porter.

- L'antipsychiatrie cherche dans la société et la famille l'origine de la folie et prône la désinstitutionnalisation des patients. Avec parfois des vies plus brèves hors de la protection asilaire.

-L'attachement : à la suite de Bowlby, la théorie de l'attachement prédit chez l'animal son niveau de sécurité en fonction du maternage *secure* ou *insecure* de la mère, avant même sa naissance.

- Cette hypothèse a bien été partagée par les psychanalystes !

« Commencez par faire une psychanalyse, Madame ! » C'est ce qu'une des mères d'enfant autistes que j'ai connues s'était entendu dire alors qu'elle consultait – il y a des décennies - un grand nom de l'autisme pour son enfant.

Winnicott et Bettelheim

Winnicott, à qui nous devons des notions essentielles pour la compréhension de l'autisme, comme l'idée d'une non intégration primitive de la personnalité et une

représentation des agonies primitives du début de la vie, est aussi responsable d'une imputation à l'environnement des difficultés de construction psychique.

-Enfin, nous savons que si Bettelheim écrit des choses très pertinentes sur le fait que les parents n'ont pas causé l'autisme de l'enfant, mais ont échoué à l'en guérir et ne supportent pas qu'il les rejette, son contre-transfert apparaît bien négatif quand il décrit les conséquences dramatiques d'une éducation spartiate ou quand il interdit aux parents de visiter la chambre de leur enfant dans son institution. –

Rappelons à l'inverse que dès les années soixante les pédopsychiatres-psychanalystes français en créant des hôpitaux *de jour* en alternative à l'hospitalisation complète ont fait un choix thérapeutique inverse de celui de Bettelheim : soigner l'enfant sans le séparer de sa famille !

Michel Soulé : L'enfant qui venait du froid

Michel Soulé a proposé dès 1978 de remettre en cause une responsabilité maternelle dans un remarquable article : *L'enfant qui venait du froid : mécanismes défensifs et processus pathogènes chez la mère de l'enfant autiste*. Il écrit, critiquant ses collègues qui pensent que la mère assez perturbée de l'enfant de 5 ou 6 ans montre comment elle était avec lui après sa naissance : « Ce sont *deux mères très différentes, voire étrangères l'une à l'autre* que celle dont disposait l'enfant autistique à sa naissance et celle avec laquelle il vit à l'âge de 5 ans. Aussi bien nous aurions pu donner cet article un autre titre : “Comment j'ai rendu ma mère folle”, récit d'un nourrisson de 12 mois. »

Il n'exclut nullement que les défenses maternelles induites par le trouble de l'enfant ne soient à leur tour néfastes pour l'enfant dans « des circuits réverbératifs pathogènes ».

De plus l'article s'ouvre par des exemples cliniques de perturbations psychiques... des soignants par les enfants autistes dont ils ont la charge, installant d'emblée l'identification de l'auteur aux parents de l'enfant, et témoignant du poids psychique assumé par les soignants qui relaient les familles auprès de l'enfant. Ce dernier aspect est trop souvent scandaleusement occulté aujourd'hui.

-L'attaque de la générativité de la scène primitive des parents

Les leçons de trente années d'écoute des parents d'autistes dans des réunions mensuelles m'ont amené à penser que la non vie, la non croissance psychique de l'enfant qu'ils ont engendré met les parents dans une situation interne qui destitue la générativité de la scène primitive en eux, et attaque une fondation de leur organisation psychique personnelle.

L'atteinte de la scène primitive chez les parents : « Chez nous, quand un arbre donne des mauvais fruits, on l'arrache et on le brûle. »

Mon expérience de longues années d'un groupe mensuel de parents et mon travail avec les enfants autistes m'ont convaincu de l'injustice de ce lien causal imputant à la psyché maternelle l'organisation autistique de l'enfant, que même Bettelheim critique dans ses écrits, et que Frances Tustin qualifiera d'erreur cruelle. Mais j'y ai gagné aussi de la certitude inverse de la profondeur de la perturbation induite par la vie avec un enfant autiste sur ses parents, ses frères et sœurs... et ses soignants !

Clinique du groupe de parents :

Dans un groupe de parents un père avoue un jour : « Dans le bain, je jouais à mettre la tête de mon fils sous l'eau et il était ravi. La pensée m'a traversée que peut-être cela serait mieux si je maintenais sa tête sous l'eau... »

Un grand silence suit. Puis une mère prend la parole et dit : « Peut-être que nous avons mal fait l'amour. Dans mon enfance, à la campagne, quand des arbres donnaient de mauvais fruits, on les arrachait et on les brûlait. »

La non vie, la non croissance psychique de l'enfant qu'ils ont engendré met les parents dans une situation interne qui destitue la générativité de la scène primitive en eux, et attaque une fondation de leur organisation psychique personnelle.

Du fait de l'absence de relation objectale structurée chez l'enfant, les parents ont maintenu l'enfant vivant en prolongeant des modalités primaires d'investissement qui nous sont apparues étranges parfois, tant dans leur succès que dans leurs frustrations narcissiques devant l'absence de retour. À l'observateur apparaissent souvent des positions parentales masochistes ou violentes en réactions aux troubles et aux terreurs de l'enfant. N'oublions pas que ces mouvements ont l'intérêt de maintenir une intrication pulsionnelle de la destructivité et d'être ainsi « gardien de la vie » au sens de Benno Rosenberg. Les soignants le savent bien qui en éprouvent eux aussi en profondeur le surgissement dans la rencontre authentique avec l'autisme d'un enfant.

L'efficacité du travail avec les parents

Autant soigner les parents au lieu de l'enfant était une erreur, autant il importe de travailler avec eux à une évolution de l'enfant. C'est grâce à eux qu'il est vivant et sans que l'enfant en ait conscience – mais parfois eux non plus – toute modification des échanges avec son environnement entraînera un changement de l'enfant. D'où l'intérêt des traitements précoces parent-enfant, et du travail avec les parents pendant les prises en charges.

Le décodage de certaines particularités du fonctionnement autistique est précieux. Par exemple que l'enfant autiste réagit à la valeur absolue de l'investissement et de

l'émotion parentale bien plus qu'à sa valence positive ou négative. D'où l'impasse des punitions excitantes

Asperger le nazi ?

Le livre d'Edith Sheffer, *Les enfants d'Asperger, le dossier noir des origines de l'autisme*, (Flammarion) est bouleversant. Il montre en détail la mise en œuvre d'une politique d'élimination des enfants jugés inaptes par les nazis. Cruellement, ce sont les dispositifs sociaux mis en place par les socialistes après la Première Guerre Mondiale qui ont été mis au service de la recherche non seulement des enfants handicapés mais aussi des déviants sociaux, et en particulier ceux qui n'avaient pas le « Gemüt », cette empathie permettant de se fondre dans le collectif nazi, le « Volk », le peuple. Laurence Kahn nous a appris que le nazisme avait détournés des mots de la psychanalyse – le mot pulsion est dans Mein Kampf – et qu'il en a influencé l'histoire. Arrivants aux USA, Hartmann et Lœvenstein qui ont vécu la prise du pouvoir par la folie humaine vont privilégier une psychologie du moi qui doit conserver la maîtrise des pulsions.

À Vienne les enfants étaient orientés vers un service de l'hôpital qui les laissait et les faisait mourir, prétendument de problèmes pulmonaires, avec des « soignants » convaincus (dans quelle mesure ?) que c'était mieux pour eux.

Le livre établit qu'Asperger a participé aux réunions qui sélectionnaient les dossiers.

Edith Sheffer est convaincante quand elle montre ainsi les effets meurtriers de la classification dans ce but eugéniste. Elle l'est moins quand elle fait reproche à Asperger de décrire une maladie qui va stigmatiser les enfants autistes, suivant en cela une position de son fils autiste qui refuse d'être discriminé par un diagnostic. Par ailleurs, le syndrome d'Asperger a été proposé par Lorna Wing (elle aussi mère d'un autiste) pour décrire des caractères autistiques chez des enfants intelligents sans retard de développement. Il reste aujourd'hui dans la CIM 10, mais n'est plus dans le DSM V, et est revendiqué par nombre de personnes comme témoignant de leur intelligence supérieure. Ce livre va donc les perturber ainsi que leurs familles. Asperger y est présenté surtout comme opportuniste, participant au système eugénique nazi, mais sans y orienter les enfants autistes de son institution. Dans celle-ci dont il prend la direction jeune après la mort du Pr Lazar qui l'avait créée, et du fait que ses concurrents, en particulier juifs ont été écartés par la montée du nazisme, il a l'intelligence de conserver les orientations thérapeutiques inventées par Lazar et son équipe : un traitement de l'autisme en institution par la relation éducative et affective – y compris avec ses éléments affectifs conscients et inconscients : la pédagogie curative.

J'avais apprécié cette disjonction entre traitement relationnel et étiologie postulée à l'évidence comme constitutionnelle par un Asperger kretchmerien. Cela reste vrai mais le livre rend au Pr Lazar de l'avoir inventé.

Enfin, Asperger, chrétien fervent, n'adhéra pas lui-même au parti nazi.

Edith Sheffer nous signale qu'un des responsables nazis de l'éducation spécialisée avait souhaité débaptiser la société de pédopsychiatrie et de pédagogie curative de ce second terme « la pédagogie curative (Heilpädagogik) étant "historiquement chargée et inadaptée à l'époque. Elle [était] individualiste, libérale et humanitaire" » (p.155), mais sans créditer Asperger de l'avoir conservée.

Un peu de modestie morale doit cependant être conservé également face à l'atrocité bien réelle de la mise en œuvre nazi de l'eugénisme.

Souvenons-nous qu'à cette époque les immigrants aux USA étaient sélectionnés d'après des tests, et ceux qui apparaissaient déficitaires étaient stérilisés pour ne pas affaiblir la race dans la nouvelle nation.

Si en France, nous ne procédions pas de même, la victoire de Binet et Simon sur Bourneville au début du siècle avait permis de sélectionner les enfants éducatibles à confier à l'éducation spécialisés. Les autistes étaient alors abandonnés à eux-mêmes, parqués, incontinents sur de la paille, et c'est eux que Lebovici avaient pu voir avant-guerre. La France avait connu une société d'eugénisme au début du siècle, mais grâce à Adolphe Pinard, l'accent avait été mis sur la prévention sociale pour améliorer la société.

La revendication politique de la différence des neuroatypiques

Le mouvement de la neurodiversité affirme qu'il existe des différences neurologiques dans la population humaine et que l'autisme est une variation naturelle chez les humains, et non une maladie ou un désordre, mais simplement une " différence " (Jaarsma et Welin, 2012). La neurodiversité représente un glissement des descriptions du trouble autistique vers des comptes rendus neurobiologiques et génétiques des différences (Ortega, 2009). Une " politique de la neurodiversité " (Singer, 1999) repose sur l'affirmation que la population " neurodiverse " constitue un groupement politique comparable à ceux de classe, de sexe, de sexualité ou de race (Jaarsma et Welin, 2012). Bien sûr et nous retrouvons la supériorité revendiquée par le syndrome d'Asperger – en fait une intelligence au moins moyenne et pas de retard de langage – en revendiquant un apport spécifique des autistes à la civilisation. Pensons par exemple à Thuring. Cela implique de transformer la triade de déficiences -: difficultés de communication sociale, relation sociale et d'imagination sociale (Wing, 1981) - en différences, comme l'illustre l'idée savoureuse de décrire les personnes non autistes comme souffrant du syndrome neurotypique (NT). Le NT est décrit comme " un trouble neurobiologique

caractérisé par une préoccupation pour les préoccupations sociales, des délires de supériorité et une obsession de la conformité ".

Comme on reviendrait à l'essentiel en prenant en compte que la souffrance d'un sujet justifie une prise en charge sans critères d'identité, de constitution ou de déficit. De même aider à la construction psychique ne devrait pas préjuger des causes de difficultés.

Traitement psychique, institutionnel, et scolarisation

À l'issue de ce parcours, et de mon incontestable échec au terme d'une vie de travail auprès d'enfants autistes à en convaincre les pouvoirs publics et certaines associations de parents, je peux témoigner du bénéfice très important d'un traitement précoce en hôpital de jour associant socialisation en petits groupes, travail éducatif, rééducations orthophoniques et psychomotrices, avec la possibilité de traitements psychanalytiques individuels, et une scolarisation en interne et en inclusion dans les écoles grâce au temps partiel, tout en associant les parents à la thérapeutiques. Par rapport au CATTP, l'institution permet aux parents d'avoir leur enfant pris en charge plus intensément, aux horaires scolaires et d'avoir une vie plus normale. À temps partiel elle permet d'aller à l'école sans charger celle-ci d'une mission thérapeutique difficile dont elle n'a pas les moyens.

La très grande majorité des enfants dont nous nous sommes occupés a progressé, mais de manière inégale, sans que nous sachions prédire le niveau atteint d'indépendance et d'entrée en relation ou l'acquisition du langage. L'angoisse des parents est : « Que deviendra mon enfant quand je ne serai plus là ? » Apprendre à vivre avec d'autres, savoir se faire aimer et savoir se défendre est essentiel pour l'avenir, indépendamment des acquis cognitifs, avec l'enjeu d'une vie digne et dégagée des terreurs. C'est donc aussi au devenir de la personnalité adulte qu'œuvre le traitement précoce. Comment l'évaluer ?

La contribution de toutes les compétences devrait d'autant plus œuvrer à la recherche thérapeutique pour progresser dans la connaissance de l'accès à la symbolisation, à la pensée et à la communication.

Bibliographie :

Barron S.&J., *Moi, l'enfant autiste*, Librairie Plon, Paris 1993 & « J'ai lu » 1995.

Frith Uta. *L'énigme de l'autisme*. Basil Blackwell, Oxford, 1989. Trad. fr. : Odile Jacob, Paris, 1992.

Grandin T., Barron S., *Autisme : décoder les mystères de la vie en société*. De Boeck Supérieur, 2019.

Vidal-J.M.

Bullinger, A. (2004), *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars*. Toulouse, Éres, 2004.

Frith Uta. *L'énigme de l'autisme*. Basil Blackwell, Oxford, 1989. Trad. fr. : Odile Jacob, Paris, 1992.

Meltzer D. et coll.(1975), *Explorations dans le monde de l'autisme*, traduit de l'anglais par G.Haag, M.Haag, L. Iselin, A.Maufras du Chatellier, et G.Nagler, Paris, Payot,1980, 256 p.

Ribas D., (1997), *L'énigme des enfants autistes*. Paris, Hachette , 1997, 223 p. (1ère parution : *Un cri obscur*, Calmann-Lévy, Paris,1992)

Ribas D., (2004), *Controverses sur l'autisme et témoignages*, PUF, 2004. Trad. anglaise : *Autism, Debates and Testimonies*, trad. by S. Leighton, Free Association Books, London, 2006.

Ribas D. (2017), *Le délaçons dangereuses*. Paris PUF